

Juin 1940 : la débâcle arrive à Decize.

Des journées dramatiques.

Pendant une semaine, Decize et les villages voisins connaissent une animation imprévisible, suivie d'incroyables bouleversements. En l'absence d'informations précises, les rumeurs les plus fantaisistes circulent, l'affolement s'empare des Nivernais. Le quotidien *Paris-Centre* est en retard de plusieurs jours sur la réalité. Le 14 juin, il annonce les Allemands à Pacy-sur-Eure et à Evreux ; ils sont déjà entrés à Paris, d'où le gouvernement est parti pour s'installer "*quelque part en France*"... A Imphy, la garde territoriale prétend défendre la ville et se rassure en publiant des mots d'ordre martiaux : "*Haut les coeurs et en avant les gars !*"

Mais ce même samedi 15 juin, l'armée allemande s'est emparée de Sens, Joigny et Auxerre. Au matin du dimanche 16, alors que le journal en est encore à signaler que "*des éléments ennemis ont franchi la Seine dans la région de Romilly*", le 14^e Panzerkorps est arrivé à Clamecy et il se dirige vers Nevers. La Luftwaffe bombarde le pont de Cosne-sur-Loire. D'autres unités allemandes remontent la Loire depuis Orléans.

Les pillages.

Ce lundi 17 juin, alors que des centaines de réfugiés traversent Decize, fuyant l'armée ennemie, des événements inadmissibles se produisent. A la gare, des valises et malles de voyageurs, empilées sur les quais et dans la salle d'attente, sont pillées. L'enquête de gendarmerie révèle que les auteurs de ces forfaits sont une vingtaine d'habitants de Decize et des environs - qui sont déférés au tribunal de Nevers. Les témoins et certains des voleurs incriminés rejettent aussi la responsabilité de ces pillages sur des réfugiés étrangers à la région qui, bien sûr, sont désormais introuvables ¹. Un peu plus tard, un train de marchandises abandonné entre les gares de Saint-Hilaire et Briffaut (ligne de Cercy-la-Tour à Gilly-sur-Loire) est pillé par des réfugiés et des habitants des villages voisins ².

L'Hôtel de la Gare est dévalisé. Son propriétaire, M. Millot, a fui Decize, où il ne revient que le 21 juin. Il estime le préjudice à 70000 francs : du linge, des vins, de l'argenterie ont disparu. Des habitants de La Machine sont dénoncés : on les a vus sortir de l'hôtel, munis de valises.

Plusieurs magasins ont subi les mêmes dommages. Les Economiques Troyens de Saint-Léger et les Docks de Nevers du faubourg d'Allier ont été

1 *Paris-Centre*, mardi 3 et samedi 7 septembre 1940.

2 *Paris-Centre*, 22 septembre 1940.

pillés par *"des soldats français et des civils"*.

Des réfugiés.

La presse révélera quelques mois après la débâcle plusieurs crimes commis par des pillards ou par l'armée française en déroute. Il sera évidemment impossible de retrouver les assassins : une famille de cinq réfugiés originaire du Loiret est égorgée et détroussée de ses biens dans un champ près de Pouilly-sur-Loire ; deux inconnus sont retirés du canal à Challuy, le corps criblé de balles... Des meurtres semblables se produiront pendant la semaine de la Libération.

A Brain, le 20 juin, le cadavre d'un inconnu est découvert ; il est mort le 17 juin, peut-être à la suite d'un suicide. Il s'agit de Joseph Constant Buchou, âgé de 53 ans, directeur de l'établissement pénitentiaire de Clairvaux (Aube).

Pendant la débâcle, des milliers de réfugiés sont passés à Decize. Quelques uns, parmi les plus âgés, sont morts à l'hôpital : Marie-Louise Cellier, 71 ans, originaire de la Marne, Martial Emile Fouan, 69 ans, de Montaigny (Aisne), Eloïse Mauguit, 73 ans, venue d'Andenne (Belgique). Le 24 juin, un sous-officier de l'armée française meurt lui aussi à l'hôpital de Decize, sans doute des suites de blessures de guerre : Georges Fernand Moreau, né à Vierzon, maréchal des logis au 402^e D.C.A.

Le 12 juillet, un réfugié venu de la région parisienne décède à Forge-Neuve, commune d'Avril-sur-Loire. Il se nommait Bernard Lazurick ; avant la débâcle, il était négociant retraité au Vésinet ; il était né à Houna, en Russie, soixante-dix ans plus tôt. Sa fille, Lina Lazurick, épouse Wolf, a continué sa fuite devant les nazis après avoir fait enregistrer le décès.

Des Decizois partent, afin de se réfugier en lieu sûr, à la campagne. Gaston Volut, son épouse Marie-Angèle, ses deux fils René (16 ans) et Jean (11 ans) partent à bord de leur voiture. Ils parviennent près de Bellenaves (Allier), où ils restent quelques jours dans leur famille. L'armistice étant signé, ils regagnent Decize : le pont du faubourg d'Allier n'existe plus, il faut traverser en barque. Les Allemands occupent l'atelier de mécanique de Gaston Volut, ils utilisent les outils afin de ferrer leurs chevaux. La maison, gardée par des locataires, n'a pas été pillée, mais il est temps de se signaler aux autorités allemandes qui ont commencé les réquisitions. Emile Lejeune, gérant de la coopérative agricole située dans l'ancienne caserne Charbonnier, est resté afin de surveiller son stock de marchandises. Son épouse Marie-Louise et sa fille Yvonne (11 ans) sont parties à bicyclette s'abriter dans une

ferme. Leur fuite n'a duré qu'une journée ; rappelées par téléphone, elles rentrent le lendemain. Plusieurs salles de l'ancienne caserne hébergent alors des soldats allemands ³.

Retour sur la stratégie militaire : la Loire *dernier rempart* contre l'invasion.

Le 10 juin 1940, Tours est la capitale provisoire de la République. Le président Lebrun, le gouvernement, le corps diplomatique, une partie des parlementaires ont quitté Paris pour s'y réfugier. Le 12 juin, Winston Churchill vient participer au dernier *conseil suprême*.

Les décisions prises ce jour-là sont contradictoires. Les Anglais souhaitent continuer la guerre, quelle que soit l'issue des terribles bombardements qu'ils subissent. Le généralissime Weygand considère que cette guerre est perdue. Les troupes françaises n'ont pas réussi à endiguer l'avance des Panzerdivisions ni sur la Somme, ni sur la Seine. Un nouveau front est désigné : la Loire, barrière naturelle, pourrait arrêter les Allemands. Pour que cette tactique réussisse, il faut abandonner Paris – ville déclarée *ouverte*, où les troupes du général Von Bock défilèrent le 14 juin ; il faut faire refluer en bon ordre (c'est déjà trop tard pour un certain nombre d'unités qui sont encerclées, amoindries, coupées de leurs états-majors) une dizaine de corps d'armée au sud de la Loire. Il faut aussi fortifier la rive gauche du fleuve, organiser des têtes de ponts pendant la durée du transfert, canaliser la débâcle des civils et miner tous les ponts afin de pouvoir les détruire devant l'ennemi.

Autant d'efforts demandés à une armée qui vient de subir des désastres dans les Ardennes, à Dunkerque puis sur les routes de Picardie et d'Île-de-France ! Et déjà, passant outre à ce plan, certains officiers supérieurs envisagent un repli encore plus lointain, au sud du Massif Central ou en Afrique du Nord !

D'ailleurs, le gouvernement part s'installer à Bordeaux dès le 14 juin.

L'effondrement des armées de l'Est.

Le 12 juin, les troupes de l'Est, relativement épargnées après la course à la mer des Allemands, reçoivent l'ordre de repli sur Dijon et Epinal. Cette retraite se transforme rapidement en catastrophe dans le sud de la Champagne. Les groupes mécanisés des généraux allemands Von Kleist et Guderian s'engouffrent entre les unités françaises, rejettent cinq corps d'armée vers les Vosges et trois autres vers le Morvan et le Nivernais. Un

³ Témoignage de René Volut.

seul corps d'armée français, le XVIII^e, parvient à Nuits-Saint-Georges et à Mâcon avant les Panzer ennemis. Avec les troupes des Alpes, qui n'ont pas de mal à repousser les modestes incursions italiennes, et l'Armée d'Afrique, ce seront les seules unités à peu près complètes au moment de l'armistice.

Le plan de repli derrière la Loire est compromis. Entre La Charité-sur-Loire et la Saône, il n'y a plus aucune couverture, cela allonge démesurément le nouveau front de Loire et il faut faire face à un afflux de soldats fuyards, mêlés aux civils, ce qui complique la tâche des défenseurs des ponts. D'où une suite d'ordres contradictoires dans les jours suivants.

Le franchissement de la Loire par neuf Corps d'Armée ⁴.

La Deuxième Armée Française, qui occupait auparavant une zone allant de Cherbourg à la Beauce passe la Loire entre Nantes et Briare. Ce mouvement qui concerne des unités très incomplètes et les états-majors se déroule du 15 au 20 juin. De violents combats se déroulent à Tours, à Saumur, à Gien. Parfois, la destruction des ponts intervient alors que des véhicules civils ou militaires sont encore sur le tablier ou à proximité (ex : le pont Joffre à Orléans, le pont de Sully-sur-Loire) ⁵. Et comme personne ne songe à faire sauter le pont-canal de Briare, les Allemands le traversent.

Les troupes françaises qui ont réussi à passer sur la rive gauche ne restent pas à la défendre ; elles se regroupent à Nouan, à Romorantin, à Vierzon, puis elles filent vers Montluçon, Guéret, Riom. Le jour de l'armistice (22 juin), elles stationnent dans la Creuse, la Dordogne, la Charente, le Puy-de-Dôme.

La Troisième Armée, qui aurait dû tenir l'Yonne, l'Aube, la Côte d'Or, est *bousculée* de part et d'autre du Morvan. Trois Corps d'Armée sont dirigés vers les ponts sur la Loire, entre Cosne et Decize. L'état-major du VII^e C.A. et des unités disparates franchissent la Loire le 16 juin à Cosne, Saint-Thibault et Pouilly (27^e et 28^e Divisions d'Infanterie) et à La Charité dans l'après-midi du 17 juin. Le lendemain, ils sont à Saint-Florent-sur-Cher, puis ils se dirigent vers l'Indre, la Creuse et la Corrèze.

Le XXIII^e Corps d'Armée, en repli depuis Troyes et Saint-Florentin, traverse Nevers le 15 et le 16 juin. Le 17, il est à Saint-Amand-Mont-Rond ; après l'armistice il se regroupe à Issoire.

4 Service Historique de l'Armée de Terre, *Historique Succinct des Grandes Unités pendant la Guerre 1939-1945*, Paris, Imprimerie Nationale, 1967, tomes I et II.

5 Henri de Mollans, *Combats pour la Loire, juin 1940*, C.L.D., Chambray. Guy Bonnet, *Bataille sur les ponts de la Loire*, Edition de la Nouvelle République, Tours, 1990.

Le VIII^e C.A. vient lui aussi de l'Aube. Il comprend des unités de la 53^e Division Légère d'Infanterie, de la 14^e Division d'Infanterie, des restes du 504^e C.A.C. et la 7^e Division Légère Mécanique. Le 15 juin, des accrochages ont opposé ces troupes aux premiers éléments avancés des Panzer de Von Kleist, à Saint-Florentin et à Tonnerre. Le lendemain matin, une partie des véhicules de la colonne française a été encerclée et capturée près de Montsauche.

Le 16 juin, à 15 h, l'état-major est à Decize : l'encadrement supérieur est constitué du général Desmaze, chef du C.A., du général Thébaud, commandant de l'artillerie, des colonels Tourret, Bonnet et Monnac. Il n'a alors plus aucun contact avec ses troupes, sauf avec la 14^e D.I., commandée par le général Jean de Lattre de Tassigny, qui se dirige sur Nevers. L'arrêt à Decize est de courte durée ; à 19 h, l'état-major s'installe à Neuville-lès-Decize. Le lendemain, il est à Coulandon près de Moulins (à 7 h du matin), puis à Aigueperse (à minuit). Les jours suivants, l'état-major et les derniers hommes du corps d'armée se regroupent entre Le Puy et Ambert ⁶.

Le général Desmaze a détaché quelques soldats pour aider à la défense des ponts de Decize et d'Imphy (une section de mineurs du 108^e Bataillon du Génie) qui doivent aider les troupes locales.

L'assassinat de Tadaouch Sit-Kouski ⁷.

Qui était Tadaouch Sit-Kouski, mort pour la France à Decize le 17 juin 1940 ? Il n'a pas été tué par l'armée allemande, mais par un officier français. Sit-Kouski avait dix-huit ans, il appartenait lui aussi à l'armée française, puisque, comme bon nombre de citoyens polonais résidant en France, il s'était engagé après la défaite de son pays d'origine ⁸.

Le malheur a voulu que, ce 17 juin, au milieu de la folie de la débâcle, il ait voulu dépasser, avec sa moto, la voiture d'un colonel et que celui-ci n'ait pas accepté ce qu'il considérait peut-être comme un manquement à la discipline. Personne n'a retrouvé cet officier assassin qui a préféré fuir un peu plus loin, au lieu d'organiser la défense contre l'ennemi. Et Tadaouch Sit-

⁶ Les *Journaux de Marche et d'Opérations* indiquent parfois la progression heure par heure.

⁷ Son nom est orthographié Tadaouch Sit-Kouski sur le registre des décès de Decize, certainement d'après la déclaration orale d'un compatriote. Il s'appelait peut-être Tadeusz Sikorski ou Sitkowski.

⁸ Près de 5000 soldats de l'armée polonaise ont combattu sur le front français de la fin de 1939 à juin 1940.

Kouski, soldat polonais dont on ne connaît même pas la véritable identité, a été enterré à Decize⁹.

La défense et le minage des ponts .

Le passage de ces unités et l'installation momentanée de leurs états-majors dans les villes riveraines du fleuve perturbent les plans de défense élaborés depuis plusieurs semaines par les autorités militaires locales.

La Nièvre appartient alors à la 5^e Région Militaire, dont le siège est à Orléans et qui est commandée par le général Michelin. Le 22 mai, au moment où l'armée allemande pénètre dans les départements des Ardennes et du Nord, des mesures de défense ont été décidées. Le réseau téléphonique spécial, reliant chaque ville possédant un pont au Q.G. d'Orléans, est réactivé. Les *points sensibles*, régulièrement répertoriés depuis des années, sont pourvus d'une protection militaire renforcée ; dans la Nièvre, il y a la ville de Nevers, les ateliers de Vauzelles, le dépôt militaire de Garchizy, le dépôt de carburant de Gimouille, les usines de Guérigny et d'Imphy, la gare de Saincaize...

Des *groupes francs* doivent être constitués en cas d'avance plus menaçante de l'ennemi : un officier, trois sous-officiers (réservistes ou gendarmes) et vingt hommes, équipés de mitraillettes, de pistolets, d'un canon de 37, de pétards et de bouteilles d'essence, seront positionnés aux carrefours importants, afin de lutter contre les engins blindés ! Quand l'ennemi approche, ces précautions ne sont plus de mise...

Le 16 juin à 18 h 30, alors que la plupart des troupes évacuées sont en train de passer sur les ponts, le général Michelin donne ses ordres à ses subordonnés directs, le général Schiber, commandant la subdivision de Bourges, et le lieutenant-colonel Mirau, commandant la subdivision de Nevers : « **Tenir sur la Loire, de Pouilly à Decize inclus, liaison avec la 13^e Région Militaire, des renforts d'artillerie seront envoyés de Bourges sur Nevers et Sancergues. Attaquer et réduire tout élément qui aurait pu franchir la Loire par surprise. Il faut ajouter que la surveillance réalisée entre les ponts sur la rive gauche et la mobilité des réserves préviendront tout franchissement par surprise.** »

Les ponts du Sud de la Nièvre sont répartis entre trois secteurs (1 = Nevers, 2 = Imphy, 3 = Decize). Le secteur de Decize va du ruisseau d'Apilly, commune de Béard, à la limite sud du département (ruisseau de la Cressonne). Les forces chargées de le défendre sont composées d'une

⁹ Cf. Roger Jaillot, *Fils d'ouvrier au travail, 1939-1942*, p. 38-39.

compagnie du 5^e Bataillon du 5^e Régiment Régional, environ 130 hommes venant de Cosne, et sur la rive gauche du canal latéral d'une section venant de Bourges ; elles sont placées sous le commandement du commandant Viriot. La liaison avec Nevers et Bourges est assurée par deux motocyclistes. Les armes manquent : les défenseurs de Decize disposent de 11 fusils-mitrailleurs et ils attendent un mortier et un canon de 75 ; ils établissent plusieurs barrages avec des traverses de chemin de fer, des rails, des blocs de béton.

« Les destructions de ponts seront effectuées à la diligence des commandants de secteur. » Près des piles de chaque pont, des ouvriers creusent des niches ; cinq mines anti-char sont disposées, afin de souffler une ou plusieurs arches. Pour le Pont de Saint-Privé, c'est la première arche du côté de la place Saint-Just. Les mineurs du génie, qui ne sont que 12 pour les trois secteurs, sont placés sous les ordres du capitaine Moussu. Celui-ci subira des déconvenues à Nevers le lendemain matin.

Le 16 juin, le docteur Raymond Chanel quitte Nevers à bord de sa 202. L'unité médicale à laquelle il appartient a reçu l'ordre de se replier d'abord à Dornes, puis en direction du Sud-Ouest : *"Prévoyant un formidable encombrement sur le pont de Loire, je décide de franchir le fleuve à Imphy et emprunte la route nationale qui va de Nevers à Decize. Il nous faut beaucoup de temps pour traverser la ville en subissant, impassibles, les insultes d'une foule qui crie son mépris aux "officiers qui sont toujours les premiers à se sauver". Le pont d'Imphy est hors d'usage et ce n'est qu'à Decize que nous parvenons à passer la Loire, après d'interminables arrêts dans une file ininterrompue de voitures, de charrettes, de camions, de véhicules hétéroclites, nous collant derrière les ambulances car elles bénéficient d'un semblant de priorité. Mon compagnon verse des larmes à la vue des jeunes soldats qui, à l'entrée du pont, mettent bravement en position, face à l'ennemi qu'on attend à voir apparaître d'un moment à l'autre, leurs canons antichars, protégés par un dérisoire rempart de sacs de sable ¹⁰."*

Le général Schiber vient rencontrer le lieutenant-colonel Mirau dans l'après-midi du 16 juin à Magny-Cours. Déjà des engagements très sévères ont lieu à La Charité. Le pont est encore tenu par une compagnie de tirailleurs marocains, plusieurs éléments des Régiments Régionaux et trois chars B. Le

10 Gilbert Renault, "Colonel Rémy", *Le Déjeuner de la Croix-de-Vernuche*, Paris, Perrin, 1968, p. 33.

lieutenant-colonel de Sansal, qui dirige les troupes françaises, fait sauter le pont à 18 heures ; il organise la défense sur le pont du canal latéral.

La fin du *Front de Loire* dans le Nivernais.

Dans les premières heures du 17 juin, le général Schiber poursuit son inspection à Nevers. Depuis la veille, le pont est défendu par des soldats laissés par le général de Lattre, sous le commandement du capitaine Laurent. Or ce dernier a fait ôter les barricades, afin de permettre aux civils et aux retardataires de sa division de passer.

A six heures du matin, 8 à 9 automitrailleuses allemandes sont déjà en place face au pont de Loire. Une fusillade éclate, elle va durer une heure et demie. Le général Schiber est légèrement blessé. Quand les premières automitrailleuses ennemies s'engagent sur le pont, le capitaine du génie attend un ordre pour faire sauter le pont. Mais plusieurs mines ont été déplacées. La mise à feu est impossible. A huit heures du matin, les Allemands ont le contrôle d'un pont intact.

A 8 h 30, le pont d'Imphy saute.

A midi, les Allemands franchissent la Loire à Fourchambault, où pourtant le pont a sauté.

A 14 h, des blindés allemands sont aperçus à La Guerche.

Le général Michelin donne l'ordre impératif de repli sur Guéret à toutes les troupes encore engagées ¹¹. Le 18 juin, les rescapés de ces combats marchent sur les ponts de l'Allier, au Veudre et à Mornay, avec toujours la mission de les défendre. Deux officiers courageux, le capitaine Bastiani et l'aviateur Pierre Legris, à la tête d'une section de soldats et avec un armement hétéroclite, soutiennent un violent combat pour interdire le pont du Veudre aux ennemis ; après trois heures de lutte, les Allemands passent ; les défenseurs ont perdu sept hommes, dont leurs deux chefs. A Moulins, un détachement que dirigent le commandant Poulmann et le colonel d'Humières défend le pont Règemortes pendant 8 heures ; les défenseurs se replient après avoir perdu neuf hommes ¹².

Le 19, les soldats français en repli sont aux environs de Montluçon. Le 22, ils surveillent les ponts sur la Dordogne et la Cère, mais l'ennemi n'est pas venu jusque là. A l'abri de la Ligne de Démarcation, les militaires sont

11 Rapport sur la mission du général Schiber à Nevers, rédigé le 1^{er} juillet 1940 à Saint-Céré ; Rapport sur les événements du 16 au 18 juin 1940, par le général Michelin, rédigé le 8 février 1941, S.H.A.T.

12 Pierre Miquel, *L'Exode*, Paris, Plon, 2003, p. 296-297.

alors démobilisés, à l'exception d'une petite Armée d'Armistice.

L'armée française avait prévu d'arrêter les Allemands sur la Loire.

Une arche du pont de Saint-Privé explose dans la nuit du 17 au 18 juin, à trois heures du matin. A six heures, c'est le Pont-Neuf (pont du Faubourg d'Allier) : la moitié du tablier s'effondre dans la Loire. Ces deux explosions provoquent d'importants dégâts dans les maisons avoisinantes : les carreaux sont cassés, plusieurs toits et cloisons abattus. Quelques magasins, dont les devantures sont brisées, subissent des pillages¹³.

Le lendemain, contrairement aux mots d'ordre précédents¹⁴, les dernières unités françaises présentes à Decize s'empressent de jeter des armes et des caisses de munitions dans la Vieille-Loire. Ces munitions abandonnées provoqueront une nouvelle tragédie quelque temps plus tard.

Des officiers changent rapidement de costume, ils empruntent des vêtements civils et disparaissent. Tout cela se fait dans la hâte, dans le désordre, au milieu des files de réfugiés, car l'ennemi approche.

Quand les ponts de Decize sautent, dans la nuit du 17 au 18, le Front de Loire n'est plus qu'un souvenir. Les Allemands progressent sur les deux rives du fleuve. Les ondes officielles diffusent à plusieurs reprises un message du maréchal Pétain qui comporte ces phrases : « *C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec nous, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre fin aux hostilités*¹⁵. » Cette même nuit, un Sous-Secrétaire d'Etat à la Défense (nommé quinze jours plus tôt général de brigade), inconnu du grand public, est à Londres ; après son entrevue avec Winston Churchill, Charles de Gaulle prépare un discours qui sera diffusé par la B.B.C. et que bien peu de Français entendront...

13 Témoignage de Roger Jaillot, *Fils d'ouvrier au travail*, p. 45-48.

14 Il était bien précisé par le général Michelin que les troupes en repli devaient sauvegarder leur armement et leurs véhicules.

15 Alain Guérin, *Chronique de la Résistance*, Paris, Omnibus, 2000, p. 188.

L'arrivée des Allemands. La prise de Decize ¹⁶.

Dans l'après-midi du mardi 18 juin, les premiers éléments de la Wehrmacht se présentent sur l'avenue du 14 Juillet. Ils mettent des canons en batterie, afin de réduire les défenseurs de la ville - ceux-ci sont déjà loin... Joseph Boigues se propose pour parlementer et servir d'interprète. D'un bord à l'autre de l'arche détruite, les Allemands et les autorités municipales (le premier adjoint Léonce Bouchenez, le curé Foing et quelques gendarmes) négocient. S'étant assurés qu'il n'y a plus aucun soldat français dans la ville, les Allemands investissent le Centre-Ville et le faubourg d'Allier. Ils traversent le fleuve à bord de canots pneumatiques.

Les premières mesures des occupants sont le couvre-feu obligatoire de 22 heures à 5 heures du matin et la réquisition d'hommes valides pour établir des passerelles en bois : la première permettra de traverser la Vieille-Loire entre le Quai Henri-Roblin et l'Usine à Gaz ; deux passerelles parallèles à voie unique seront posées entre le Café des Courlis et le Faubourg d'Allier. En attendant, la Loire ne peut être franchie qu'en barque, sous contrôle des soldats allemands.

La réquisition de locaux pour l'armée allemande.

Les troupes allemandes s'installent là où elles trouvent de la place. Plusieurs maisons abandonnées par leurs propriétaires en fuite sont réquisitionnées. A Decize, l'ancienne caserne et la caserne de gendarmerie mobile (encore en travaux) abritent les premiers soldats allemands. Ceux-ci installent les chevaux de leurs convois hippotactés dans un pré situé entre la rue Virlogeux et l'Aron. Ils se servent dans les maisons, magasins et ateliers.

Par la suite, l'essentiel des troupes allemandes occupe la caserne de gendarmerie mobile.

L'administration militaire allemande.

L'armée allemande met en place une administration parallèle à l'administration française. A Nevers, c'est la Kreiskommandantur, dont les premiers chefs sont le capitaine Ziegel et le conseiller Hahn, elle est installée à l'Hôtel de France.

Chaque chef-lieu de canton a sa Standortkommandantur. Celle de Decize occupe plusieurs salles au premier étage de l'hôtel de ville. Elle est ouverte au public quelques heures par semaine : les lundis et mercredis de 15 heures à 17 heures et les vendredis de 10 heures à 12 heures.

16 Roger Jaillot, *op. cit.*, p. 50-51, Marcel Merle, *Decize, son histoire*, p. 216, et témoignage de M. Rozier.

Le 24 juin près de La Machine.

Les soldats français prisonniers de guerre sont d'abord détenus dans les communes où l'armée allemande les a désarmés ; ils sont regroupés dans les écoles, préaux, mairies, usines... Après quelques jours d'attente, ils sont conduits dans des camps qui suivent l'avancée des envahisseurs, des Frontstalags installés sur des stades ou dans des baraquements.

Le 24 juin, une colonne de prisonniers marche sur la route entre La Machine et Ville-Langy. Parmi les prisonniers, il y a des groupes de soldats coloniaux, dits tirailleurs sénégalais. Trois hommes sont massacrés à coups de baïonnettes par les gardiens allemands. Bavouré Noya, caporal au 44^e Régiment d'Infanterie Coloniale, Begnan Soro, du 10^e Régiment de Tirailleurs Sénégalais, et Koba Baldé, du 53^e R.I.C. ¹⁷ Ces trois hommes voulaient-ils s'enfuir ? Ont-ils été mal compris par une sentinelle ? La haine des nazis envers les soldats noirs est sans doute la seule cause de ce massacre. Des faits similaires se sont produits au même moment près de Clamecy où 43 soldats coloniaux ont été fusillés, et dans plusieurs localités de l'Yonne.

Un Italien à Decize en juin 1940 ¹⁸.

Ce témoignage très intéressant nous a été transmis à la fin de l'été 2001. Bruno Zavagno a envoyé un exemplaire du journal qu'il dirige, *Il Ferarut*, à la mairie de Decize, puis un second à la paroisse Saint-Aré. Il a ensuite contrôlé la traduction, donné son accord pour la diffusion dans la presse locale (*Communauté 58-Sud*) et ajouté le bref curriculum vitae qui suit. Quelques remarques peuvent paraître superflues à un lecteur nivernais, mais n'oublions pas que ce récit a été composé pour des lecteurs italiens.

Qui est Bruno Zavagno ?

« Bruno Zavagno, qui a habité à Decize du mois de mai 1940 au mois de mai 1941, est né le 13 décembre 1926 à Pozzo de San Giorgio della Richinvelda, un petit village italien de la région Nord-Est du Frioul qui se trouve à cent kilomètres au Nord de Venise et à cent kilomètres de la frontière autrichienne. Son père Osvaldo, terrassier-mosaïste, a travaillé en Allemagne,

17 Ils ont été enterrés près du château des Ecots, puis exhumés et transférés au cimetière n°2 de La Machine .

18 Bruno Zavagno, *La Storia d'un Ragazzo Emigrante, Il Ferarut*, juillet 2001, 4^e partie. Traduction : Mady et Pierre Volut, novembre 2001 ; extraits parus dans la revue inter-paroissiale *Communauté-58 Sud*, 2001 et 2002.

à Berlin et Königsberg (1905-1919) et à Nuremberg (1941-1945) et aussi en France (1920-1941). Avec cinq de ses neuf frères, il avait formé une petite entreprise à Reims, il a travaillé aussi dans plusieurs autres villes françaises.

Bruno Zavagno a rejoint son père à Reims en avril 1932, avec sa mère Assunta Zilina; il avait cinq ans. Le 6 février 1933 est né son petit frère Louis. Tous deux ont fréquenté les écoles élémentaires de Reims et l'école libre de la paroisse Saint-Benoît.

Après l'attaque allemande du 10 mai 1940, les habitants de Reims ont reçu le 17 mai l'ordre d'évacuer la ville. La petite famille Zavagno est montée ce jour-là, à six heures de l'après-midi, dans un train formé de wagons à bestiaux ; elle est arrivée le lendemain midi à Paris, après dix-huit heures de voyage.

De Reims à Decize en mai 1940.

« Alors que mon père travaillait depuis plusieurs mois, avec deux de mes frères et deux de mes cousins plus âgés à Decize [...], nous avons décidé de le rejoindre et, par conséquent, un billet de chemin de fer à destination de cette ville nous a été donné à Paris. Avant de partir de Reims, mon père avait été averti de notre arrivée éventuelle. Nous avons laissé Reims non seulement avec une grande tristesse, mais aussi avec douleur, car nous venions d'apprendre que mon oncle Paolo, alors âgé de 43 ans, était décédé à l'hôpital après une très brève maladie. Etant donné la situation particulière, les alarmes aériennes continuelles, les maux et le chaos qui régnaient ces jours-là, il n'a pas été possible d'assister à ses funérailles.

Le 18 mai 1940, de bonne heure, après une nuit passée dans une caserne de Paris, avec des difficultés que l'on peut imaginer, nous avons été conduits à la Gare de Lyon pour prendre le train de Nevers. On nous a assigné un compartiment dans un wagon de troisième classe, quasiment vide, et le voyage s'est déroulé tranquillement, sans aucun problème. Après avoir placé la valise, ma mère tenait sur elle le porte-monnaie et les papiers, les quelques sous qu'elle possédait et sa statuette inséparable du Sacré-Cœur de Jésus. Le soir, nous sommes arrivés à Nevers et tous les réfugiés ont été conduits près du salon d'un oratoire paroissial pour être ensuite triés.

Quand notre tour est arrivé, un jeune homme d'environ quinze ans, vêtu en boy-scout, nous a accompagnés chez lui, dans un joli petit pavillon de banlieue, afin que nous y passions la nuit, parce que le train pour Decize ne partait que le lendemain matin. La mère du jeune homme nous a donné la plus belle chambre de la maison et, juste avant de nous souhaiter une bonne nuit, l'adolescent a tenu ce discours : « Si pendant la nuit vous entendez

sonner la sirène, ne bougez pas de la chambre, parce que mon père est le commandant de la défense anti-aérienne de Nevers ; pour cette raison, s'il y a un danger urgent, on nous préviendra rapidement par téléphone et ainsi nous pourrions aller tous au refuge, sinon nous restons à la maison. » Finalement, après une dizaine de nuits perturbées par les alarmes, dans le train et à la caserne, nous avons pu nous reposer tranquillement.

Pendant la nuit qui suivit, il ne se passa rien et, après le déjeuner, le garçon nous a accompagnés à la gare et nous sommes ensuite partis pour Decize, où nous sommes arrivés après midi. De la gare à la maison où habitait mon père, il fallait marcher un quart d'heure.

[...] Après quelques jours de grande précarité, nous avons trouvé un logement pour quatre, mon père, ma mère, mon frère et moi, dans une pièce d'une vieille maison qui appartenait à une vieille dame française, Mme Rollot. Sa maison (sur l'avenue de la gare) était composée de deux pièces seulement ; une grande salle qui servait de cuisine et de chambre avec un lit, l'autre pièce, un peu plus petite, qui fut attribuée à notre famille. Nous l'utilisions comme cuisine et comme chambre à coucher pour mes parents, alors que nous les garçons nous dormions dans un grand lit installé dans la grande pièce, en compagnie de Mme Rollot. Cette grande pièce avait les murs et le plafond complètement noirs. La vieille dame nous expliqua par la suite que son fils était parti à la guerre en 1915 après avoir peint la maison et qu'elle l'avait laissée dans cet état en souvenir de son fils mort sur le front. Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis.

Mon père reprit le travail à Decize pour achever une nouvelle caserne qui devait accueillir des troupes de la garde nationale française ¹⁹. A ce moment-là, le front avait cédé, la Ligne Maginot avait été contournée par les Allemands, parce qu'elle couvrait la frontière avec l'Allemagne, alors que celles de la Belgique et du Luxembourg, puis celle du Nord étaient complètement dépourvues de fortifications. On n'a jamais compris pourquoi la Ligne Maginot n'avait pas été construite jusqu'au Pas-de-Calais.

Dès le début de juin, sur la route principale de Decize, les premiers réfugiés qui s'échappaient de Paris et de sa banlieue commencèrent à passer dans leurs automobiles. Le 10 juin 1940, par une décision inattendue, l'Italie entra en guerre aux côtés de l'Allemagne contre la France et l'Angleterre. La nouvelle fut accueillie avec une immense amertume et la quasi-totalité de la population italienne qui résidait en France (un million de personnes) fut très préoccupée. Nous étions devenus ennemis en terre française. D'abord les

19 La construction d'une caserne, destinée à héberger des gardes mobiles a été décidée en 1938. La caserne sera inaugurée par les troupes allemandes.

gens interprétèrent cette déclaration de guerre comme *un coup de poignard dans le dos*, parce que la France avait déjà succombé à l'offensive allemande sur le front. Nous, les Italiens, nous vivions une situation très embarrassante. Si nous avions été une petite minorité, on nous aurait envoyés dans un camp de concentration (au moins pour les adultes). Mais, au contraire, l'Etat français avait besoin de notre main-d'œuvre, indispensable pour son industrie et son économie.

Alors les préfectures invitèrent tous les hommes italiens majeurs résidant en France à se présenter pour faire une déclaration dans laquelle ils s'engageaient à ne pas adopter un comportement hostile envers la France et à continuer de travailler dans l'intérêt de cette nation. Les adultes de ma famille n'ont fait aucune difficulté à signer cette déclaration, comme presque la totalité des Italiens qui habitaient en France. Les rares réfractaires à cette déclaration furent internés dans des camps de concentration. Cependant une certaine méfiance envers nous les Italiens s'était installée : on nous surnommait les *macaronis* avec un certain mépris [...] »

Bruno Zavagno raconte l'entrée des premiers Allemands à Decize.

« L'après-midi du jeudi 19 juin ²⁰, à deux heures, je me trouvais en haut de la route à observer le spectacle continu des fugitifs civils et militaires qui se dirigeaient vers le Sud de la France. Au début du pont de la Vieille-Loire, à deux cents mètres de mon domicile, on voyait un poste de contrôle dirigé par des militaires français, qui laissaient passer sur le pont aussi bien des militaires en déroute que des civils qui se dirigeaient sur une autre route qui longeait le fleuve. Personne ne pouvait s'écarter et un civil qui tenta de traverser le pont se retrouva gravement blessé par une arme à feu ; je l'ai vu emmener devant moi allongé sur une civière vers un poste de secours.

Le désordre était indescriptible. Tout le monde était très angoissé. Un vieux capitaine français s'est approché de moi et il a demandé des nouvelles de ma famille. Je l'ai fait entrer à la maison et il a demandé s'il pouvait obtenir des vêtements civils au lieu de l'uniforme militaire qu'il portait. Ma mère lui a donné satisfaction et procuré de vieux vêtements qu'elle avait à portée de la main, pendant que le capitaine se cachait de son unité militaire pour éviter d'éventuelles conséquences. Il sortit de la maison et s'enfuit dans la longue file des malheureux. J'ai conservé une paire de bottes de son uniforme en souvenir. A un certain moment, il était 17 heures précisément, j'ai vu qu'au loin un engin militaire blindé dépassait toute la file ; il passa devant moi et se

20 Bruno Zavagno se trompe. Ces événements ont eu lieu le 17 juin, si le pont était toujours intact.

dirigea vers l'extrémité du pont. J'ai constaté que c'était un blindé qui portait sur ses flancs une grande croix allemande blanche et noire ; il était armé d'un petit canon et d'une grosse mitrailleuse ; par l'ouverture de la tourelle émergea un militaire tout vêtu de noir ; sur le revers de sa casquette, il y avait le dessin d'un crâne humain avec deux os entrelacés. Ce fut pour moi une vision impressionnante. Toute la file des réfugiés et des soldats s'arrêta et les gens n'en croyaient pas leurs yeux, ils restaient muets. C'était le signal qui annonçait que les troupes allemandes étaient très proches et ce blindé avait été envoyé pour se rendre compte de la situation. Le soldat vêtu en noir était imperturbable, il regardait toujours devant lui et ne se préoccupait pas de tous les gens qui s'échappaient. Le blindé arriva devant le pont encore intact et ensuite il revint sur ses pas à grande vitesse et disparut de ma vue. Personne n'avait fait feu, parce que les militaires français avaient été pris par surprise et une réaction de leur part aurait pu avoir des conséquences tragiques pour tous, non seulement pour les militaires mais aussi pour les civils, femmes, enfants et personnes âgées, qui voulaient fuir la guerre. Cette scène m'a beaucoup impressionné et elle est encore présente en ma mémoire, parce qu'elle était ineffaçable.

Le soir venu, la file des fugitifs et des militaires s'est disloquée et le matin suivant la rue était vide. A cinq heures du matin, j'ai entendu une grande explosion et je compris qu'elle avait pour but de faire sauter une arche du pont de la Vieille-Loire, afin de retarder la progression des Allemands. Mon père était aussi allé creuser sous les fondations de la dernière arche afin d'installer les explosifs. Pendant le souper, il répéta qu'il avait vu l'auto blindée s'arrêter un instant sur le côté gauche et qu'il avait pris peur.

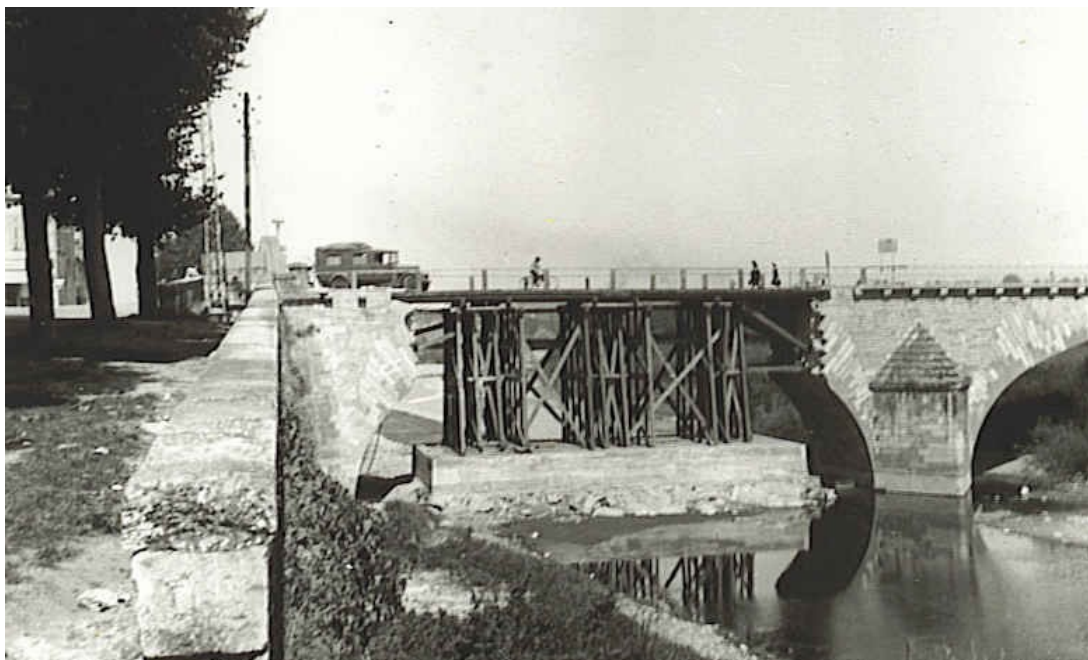
Vers les sept heures du matin, le vendredi 20 juin, avec mon cousin Andrea, fils de « Barba Anzul » (l'oncle Angelo), qui habite maintenant à Château-Chinon, je suis allé sur la route pour voir quelques soldats allemands qui avaient été détachés et placés le long de cette route. J'en ai observé un attentivement : il appartenait à une unité complètement différente de celles des Français. Il était jeune et tenait à la main un fusil, il avait sur la tête un casque et, à la place des grosses chaussures, il portait des bottines d'où sortait une espèce de boîte munie d'une poignée. Je compris que c'était une bombe moderne à main, une grenade. J'ai regardé le jeune soldat et j'ai pensé à la propagande sur les conditions de vie en Allemagne, en particulier ce qui concernait leur alimentation. Bien sûr, je pensais que ce jeune homme avait certainement l'estomac vide et pourtant il était beau et en bonne santé. Voilà les effets de la propagande de guerre !

Avec mon cousin Andrea, je me suis dirigé vers le pont pour observer

les dégâts occasionnés par l'explosion de la nuit précédente. Le pont possède une quinzaine d'arches. Nous étions à la moitié du pont lorsque nous avons vu monter vers le ciel une grosse colonne de fumée du côté opposé de la ville et nous avons entendu une explosion retentissante. L'autre pont sur la Loire avait sauté, il avait été réduit en miettes. La déflagration avait provoqué des dommages aux maisons proches et les vitres avaient été brisées dans toutes les autres maisons de la ville. Mon cousin et moi, nous avons été saisis par la peur et nous avons rebroussé chemin pour regagner la maison au pas de course, alors que tous les gens sortaient épouvantés de leurs propres habitations.

Quand nous sommes arrivés à la maison, mes parents étaient encore secoués et effrayés parce que, au moment de la seconde explosion, le déplacement d'air avait fait écrouler sur le lit la cloison qui divisait l'appartement. Par chance, mon père et mon frère venaient juste de se lever et ils avaient assisté avec ma mère à ce désastre qui aurait pu leur provoquer des dommages corporels. Une demi-heure plus tard, un camion militaire allemand s'est arrêté près de l'entrée postérieure de notre maison. Des soldats en sont descendus et ils ont invité les gens à s'approcher sans prendre peur. Puis l'un d'eux a commencé à distribuer des objets divers, récupérés dans les maisons détruites lors de leur progression. C'était certainement un geste destiné à tranquilliser la population, ils n'étaient pas là pour lui faire du mal. Mon frère Luigi, qui avait sept ans, s'approcha du camion avec curiosité et un soldat lui remit un vieil accordéon *Soprani* de marque italienne, avec un clavier à boutons. Mon frère, heureux et comblé, rentra à la maison et me le donna. Petit à petit, je pris confiance en cet instrument de musique et il me plut tellement que je cherchai à jouer quelques airs et je l'ai conservé pendant presque cinq ans.

[...] Quelques jours plus tard, les combats s'achevèrent sur le territoire français et, le 22 juin 1940, l'armistice fut signé. Les Allemands laissèrent libre une partie du territoire français, un nouveau gouvernement s'installa à Vichy, dirigé par le maréchal Philippe Pétain, héros de la Première Guerre mondiale et vainqueur de la fameuse bataille de Verdun. »



**Le pont de Saint-Privé : l'arche détruite le 18 juin 1940, premières réparations.
Photo : coll. M. Roger Féret**
